

## Brumes et brouillards

*" La grille était restée entrouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais douze ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ; mais malgré ma peur, -que je cachais du mieux que je pouvais-, je n'aurais laissé ma place à personne !*

*C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement.*

*Devant moi s'amorçait une longue avenue, et je distinguais dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement..."*

Jamais encore, je n'avais osé franchir ce qui me paraissait le seuil d'un royaume interdit, à jamais oublié des hommes. Minna était morte depuis si longtemps... Au décès de ses parents, de vagues cousins avaient hérité de l'austère bâtisse et l'avaient laissée sombrer doucement dans la décrépitude. C'était donc là ce royaume terrifiant, peuplé de spectres, où des servantes mortes à minuit hantaient les couloirs berçant leur nouveau-né assassiné, où, certains soirs, une aïeule antique et décharnée parcourait le salon glacial en quête d'un vivant à qui raconter son supplice...

Je n'ai plus douze ans. Les récits de Minna m'apparaissent maintenant pour ce qu'ils sont : les inventions d'une fillette désespérément avide d'attirer l'attention, de conquérir un auditoire, de se donner une importance que personne ne lui accordait alors : elle allait, de nounou en préceptrice, sans que jamais un geste de tendresse ne vienne étancher une soif d'amour qu'exacerbait l'indifférence totale de ses parents. Sa mère consacrait l'essentiel de son temps à enrichir sa vie mondaine, collectionnant les amants, affichant dès que l'occasion s'en présentait de nouvelles toilettes aussi élégantes que coûteuses. Son père, lui, était un homme austère, tout occupé à la gestion de son domaine et de ses affaires.

Minna venait me retrouver dès qu'elle le pouvait, échappant à la vigilance de son armée de domestiques. Nous nous asseyons souvent au bord du fleuve et c'est là qu'elle me contait ses histoires. Lorsqu'elle était fatiguée de parler, nous partions gambader à travers champs et c'était mon tour de lui montrer mes trésors : les coulées des bêtes dans l'herbe un peu haute, les fruits sauvages comestibles que nous croquions en riant, ... Le dimanche, à la messe, escortée de sa famille, elle gagnait dignement les premiers rangs de l'église, très droite et très fière, chapeauté comme une vraie demoiselle, qu'elle était du reste. Mais, arrivant à ma hauteur, elle tournait

discrètement la tête et clignait de l'oeil dans ma direction ou bien, selon son idée du moment, me tirait vivement la langue. Moi, petit paysan pauvre confiné tout au bout de la nef, je sentais bien dans ces moments-là que le monde m'appartenait et m'appartiendrait tant qu'il y aurait pour moi une Minna capable de ces petites folies.

Mais le temps de l'enfance devait s'achever. Minna se fiança à un jeune homme de bonne famille, brillant officier promis à une belle carrière et je poursuivis des études pour devenir instituteur dans un petit village où je tentais d'inculquer quelques rudiments de français, de calcul, d'histoire, à une bande de petits montagnards en galoches. Nous nous perdîmes de vue. Je n'entendis plus parler d'elle jusqu'au jour funeste où l'on repêcha son corps dans l'étang du manoir.

Quelle étrange impulsion m'avait donc poussé, ce jour-là, à passer la grille et m'engager dans cette allée, à la recherche de ce passé à jamais disparu dans la grande tourmente ? La seule nostalgie ? L'espoir de partager avec une morte mes tourments de survivant qui ne valait guère mieux ?

Ma jambe me faisait souffrir tandis qu' appuyé sur ma canne, je remontais en claudiquant l'allée aux pavés disjoints qui menait vraisemblablement à une monumentale porte de chêne. Cette brume, je ne la connaissais que trop bien, elle m'accompagnait chaque jour de ma vie. Le même brouillard noyait le Pas de Calais cet automne-là, mais l'odeur était alors toute autre : ce n'était pas celle, douce et amicale, des pommes d'octobre et de la mousse humide, mais celle du carnage, du métal, de la poudre, l'insupportable puanteur des corps sur lesquels nous rampions jour après jour. Nous n' y voyions pas à dix pas. Terrés dans une boue glaciale, nous attendions la relève prévue pour le lendemain.

Intimidé soudain, peut-être aussi par goût pour les chemins de traverses, je bifurquais pour prendre à droite une sente étroite qui s'engageait sous une voûte de rhododendrons. Ce devait être un chemin, autrefois. Cette végétation, ces feuilles... Quel contraste avec les saules déchiquetés qui habitaient ma mémoire ... Sans que j'y prenne garde, comme ce matin-là, le brouillard matinal s'était lentement dissipé,. Ma compagnie occupait alors un secteur extrêmement dangereux, face aux tranchées allemandes, dans l'enfilade de l'artillerie qui, des hauteurs du crassier de Liévin s'était brusquement déchaînée, déversant sur nous avec une violence inouïe sa pluie de métal brûlant. C'était un massacre : les hommes s'effondraient, sautaient en l'air comme des pantins ridicules, s'éparpillaient en lambeaux d'os, de chair, de cervelle. Et soudain, plus rien... Je revins à moi quelques jours plus tard, dans un lit d'hôpital. Mon corps n'était plus qu'une immense douleur, tandis que mes oreilles percevaient tout autour de moi les cris et gémissements d'autres blessés.

" Vous avez eu beaucoup de chance, me dit le médecin militaire lorsqu'il effectua sa tournée. Votre

compagnie a été décimée. Si vous êtes croyant, vous n'aurez pas assez de votre vie entière pour remercier le ciel de vous en être tiré. Si vous ne l'êtes pas, ayez une pensée pour les brancardiers de la division qui sont parvenus à vous ramener vivant."

Brusquement ramené à la réalité par le cri d'un geai que ma présence dérangeait manifestement, je butais presque sur une vaste pièce d'eau, envahie çà et là de plantes aquatiques et d'herbes folles. C'était là l'étang dans lequel Minna s'était jetée pour l'amour d'un lieutenant d'infanterie disparu en Champagne dans les derniers jours de septembre 1915. Un ponton de bois vermoulu achevait de se délabrer, sous l'oeil indifférent d'une vieille barque qui, elle, avait sombré depuis bien longtemps.

A grand-peine, je ployais vers l'étendue liquide ma carcasse indisciplinée, dans l'espoir de voir apparaître au clair miroir de l'eau le visage d'une jeune femme aux yeux brûlants. La surface lisse ne me montra hélas que ma pauvre face tordue, ravaudée tant bien que mal par les soins d'un chirurgien militaire qui n'était que médecin et non thaumaturge. Je me demandais lequel d'entre nous était le plus vivant : elle, qui aimait la vie au point de refuser une existence qui n'avait plus aucun sens, ou moi que les hurlements des copains déchiquetés réveillaient chaque nuit, moi qui survivait parmi les morts, dans un éternel cauchemar peuplé de fantômes, de corps en charpie, dans le sifflement et le fracas des obus, le crépitement de la mitraille, sans avoir le courage d'y mettre un terme ?

Je compris alors que c'était bien cette réponse que j'étais venu chercher là, et ce miroir me la tendait, avec une objectivité glacée : Minna vivait dans le souvenir, et moi, j'étais bien mort ce 18 octobre 1915, au pied du plateau de Lorette.